

Une éternité relative

à Sonia

« La vraie poésie ne veut rien dire, elle ne fait que révéler les possibles. Elle ouvre toutes les portes. À vous de franchir celle qui vous convient. »

Jim Morrison, *Wilderness*

Nous venons de vivre, tantôt avec étonnement ou avec curiosité, et tantôt avec grand intérêt, voire avec passion, trois longues semaines d'une intense agitation. La parole poétique, sous toutes ses formes et dans tous ses états, et pleinement libérée de ses entraves, a circulé dans différents lieux de la région, en ville comme à la campagne. La parole poétique, dans la grande diversité de ses voix, a pu – a su – se faire entendre un peu partout, dans les bibliothèques, au théâtre, au café, dans l'espace public... Cette manifestation, avec ses joies et ses peines, avec ses petits bonheurs, ses rires, ses éclats, ses tourments et ses chagrins, nous a facilité le passage du gué vers une autre rive, encore inexplorée. Nous avons vécu des heures denses, pleines de mots, anciens et nouveaux, des heures où tout s'est constamment réinventé, repeuplé, réveillé. Où tout s'est parfois mêlé, enchaîné, déchaîné même.

Mais il n'y a pas que les mots, il y a les visages, les regards, le mouvement des lèvres... Il y a les mains tendues et la beauté des gestes. Durant ces trois dernières semaines, j'ai presque cessé de lire des livres. Trop fatigué, sans aucun doute, après les soirées sur scène ou dans la salle, après les repas tardifs et arrosés. Mais j'ai entendu beaucoup de choses pendant cette période. Certaines simples, claires et néanmoins profondes. D'autres plus ombrageuses, moins évidentes, mais pareillement bouleversantes. J'ai écouté, j'ai entendu. De nombreuses voix sont venues jusqu'à moi. Elles m'ont interpellé. M'ont

interrogé. M'ont nourri aussi. Voix chères, voix chéries... Voix tendres. Voix plus austères, pareillement. Tout cela m'a comblé, transporté. Maintenant, je retrouve le socle que j'avais quitté pour un temps. Et je reprends la lecture de quelques titres m'ayant déjà, plus d'une fois, accompagné: *Écrire*, de Marguerite Duras ; *Regards et jeux dans l'espace*, d'Hector de Saint-Denys Garneau.

Je reprends le fil de mon existence là où il s'était interrompu. Et, d'une certaine façon, je renoue avec le passé. Pas un vieux passé, non. Pas celui de mon enfance, cette fois. Un passé plus proche de moi aujourd'hui. Un passé avec du recul, de l'expérience acquise. Un passé récent, que je me réapproprie volontiers. L'année avait bien commencé pour nous, dans l'immobilité des jours d'hiver. J'étais plongé dans plusieurs lectures en même temps, et je prolongeais l'acte d'écrire par de nouvelles tentatives, en vers et en prose. On ne sait jamais vraiment où l'on va atterrir quand on écrit, surtout lorsqu'on se situe plutôt du côté de la libre expression et des écritures de création. Puis la mauvaise nouvelle est survenue. Romain, notre neveu, est parti trop tôt, en pleine jeunesse, emporté par une mauvaise maladie. Le compte alors n'y était plus. Nous avons littéralement été envahis par un violent sentiment d'injustice et d'incompréhension. Il arrive parfois que le choc soit brutal. Frontal. Inacceptable.

Même si l'on sait que la mort n'oublie jamais personne, et même si la vie finit toujours par reprendre ses droits, les pertes sont des abandons, ou des manques profonds. Et les fins de parcours demeurent à nos yeux tellement cruelles. *La vie ne fait pas de cadeau*, c'est ce que nous dit la chanson de Jacques Brel. La vie ne nous épargne guère. Et pourtant on aime ça, vivre, dans la clarté du jour, dans le vert de la nuit. Dans le vent des frissons, aussi. Ou sous la pluie d'un ciel épais et sombre. Maintenant, c'est le printemps, les oiseaux n'en finissent pas de chanter.

Le soleil est là, qui nous réchauffe le cœur et les os. Il s'agit pour moi d'une vraie renaissance, d'un « autre » moment, beaucoup moins séparé, de vérité. Un moment de tête-à-tête avec soi-même. Un moment de répit et de réconciliation. Certes, *la vie ne fait pas de cadeau*. Mais les cadeaux sont dans la vie, chaque jour et à chaque heure du jour.

*

Une éternité relative. Voilà ce qui nous attend, dans le meilleur des cas. Un titre, pour un livre à venir ? Une simple perspective ? Un vaccin contre l'enthousiasme immodéré ? Ou bien... L'amour de l'échec. L'absence de soi. Le détachement. Tout cela confondu, mélangé, mixé. Les petits soucis reviennent presque toujours à l'improviste. Ces jours derniers, plusieurs péripéties ont frappé contre la porte de mes silences. L'ennui n'est jamais bon quand il dure trop longtemps. On ne sait pas dire ce qui nous échappe. On ne sait pas retenir ce qui s'efface. Et on ne parvient pas facilement à cesser de rire quand la joie domine les esprits et les peines. La joie, c'est *la grande vie*, et un peu de lumière sur le monde. Quant aux petits soucis rencontrés, sans doute sont-ils mineurs, mais ils pèsent tout de même sur les épaules et sur le porte-monnaie.

D'abord, la cuisinière électrique a rendu l'âme. Et, ensuite, c'est le lave-linge qui s'est éteint. Panique à bord, donc. La vie ordinaire s'embourgeoise vite. Et nous avons perdu l'habitude de nous adapter aux circonstances. Tout décline, et il faut bien s'incliner. Dernier incident, de santé celui-ci. J'ai été saisi (de plein fouet) par un mauvais virus ayant entraîné de fréquentes et violentes quintes de toux durant toute une semaine. Sous cortisone, depuis quatre jours. Fragilisé, cela va de soi. Et le sentiment d'avoir un peu gonflé, d'être surtout moins léger. Un peu plus lourd, en somme. Mais ça va déjà mieux. La médecine fait des miracles, petit à petit. Et mon cœur soudain renaît. Il retrouve désormais

les sentiers qui conduisent à bon port, sur le seuil du jardin, devant la maison. Sous le soleil printanier des humains resplendissants.

Quand on est resté un certain temps loin de soi, porté par l'agitation, et que l'on reprend le cours normal des choses, les premiers livres sur lesquels on se penche sont, le plus souvent, des livres familiers, déjà lus et relus. On ne prend pas de risques inutiles, on préfère les valeurs sûres, les amis de longue date. Parmi ces *alliés substantiels*, il y a Arthur Rimbaud, celui vers qui l'on revient toujours. Et il y a, épisodiquement, Henry Miller dont le fameux ouvrage, *Lire aux cabinets*, rassure, redonne confiance et permet l'accès aux cimes. Lire, ce n'est pas forcément sortir de sa zone de confort. Mais ce n'est pas, non plus, un vulgaire divertissement. Lire, c'est relire, c'est reprendre langue. C'est retrouver, en partie, ce qui a été perdu ou oublié. Lire c'est, encore, une question de survie, surtout par temps gris, par temps de représailles et de tragédie.

Halte-là. J'arrête ici. Pas d'allusion grotesque à la situation mondiale. Retournons à l'essentiel. Relevons le défi. Voyages, rencontres, lectures, amours aussi, tout ce que j'apprécie en vérité, et qui m'aide à rester vivant et debout. Et, oui, l'amour, l'amour par-dessus tout. Quand je regarde en arrière, avec l'âge que j'ai maintenant, je me dis que j'ai souvent eu beaucoup de chance en amour. Non par la quantité de mes relations singulières, de mes fréquentations de toutes sortes, mais par leur qualité et, parfois, leur originalité. J'ai aimé, et j'ai été aimé. Cela peut paraître évident, mais cela ne l'est pas. Il y a, tout autour de nous, de très hautes solitudes. Il y a des êtres délaissés, abandonnés, oubliés, des êtres sans amour ni tendresse. Et ce sont d'abord pour eux, pour tous ces malmenés de l'existence, que les poètes élèvent la voix, écrivent des chansons, se distinguent quelquefois. Les coups de foudre existent eux aussi. L'amour est enfant de poème.

L'amour, le printemps et les oiseaux aujourd'hui chantent en moi. Après l'épreuve de force, c'est l'épreuve de vérité, le jour de la renaissance. Il fait beau, et le soleil n'a pas pris une seule ride. Les bonnes intentions, les banalités d'usage, les risques du métier, tout s'efface ou s'agrandit avec l'arrivée du beau temps. Tout avance, ou tout recule. Mais on se libère de ses chaînes. On regarde derrière, puis devant soi. On repousse les limites, on abolit les frontières, on écarte les incertitudes. C'est le printemps, je le confirme. Et que veut-on faire entendre une fois la lumière revenue ? Sans doute l'immensité... Oui, tout ce qui nous dépasse. Pour le moment, je médite sur le temps libre. Je me sens mieux armé, et mieux préparé. Je m'amuse beaucoup, je m'oublie surtout. Peut-être suis-je plus fort, plus sage et aussi plus heureux que par le passé.

Comme la nuit suit le jour, c'est avec un grand naturel, celui de l'ange, que je passe désormais le temps, que je traverse les écrans de l'ennui avec nonchalance, que je pénètre les océans virtuels de la rêverie et que je me retrouve, enfin, assis sur le bord du lit. Regard dans le vide, mais joie profonde. Je me croyais sans inspiration, sec, appauvri. Je pensais que je n'avais plus rien à dire, que j'étais seul au milieu du bruit. Heureusement, le monde va mal et nous sommes mortels. Heureusement, une minute de bonheur ne dure qu'une minute. Et ça passe tellement vite, une minute. La nature est devenue l'un de mes principaux personnages. Je fouille, je creuse et je construis. J'écris, et je tiens en apnée sur la durée. Mes nuits sont mauvaises, mais ce sont mes nuits. Mes jours sont las et inquiets. Je stresse un peu. Et cependant l'amour, le printemps et les oiseaux aujourd'hui chantent en moi.

La page blanche ne me fait pas peur. J'ai retrouvé mon souffle. Et c'est avec ardeur que, maintenant, je renverse les éclats de la catastrophe future. L'imprévisible, comme l'intelligence ou l'ouverture d'esprit, est à la croisée des chemins. Aujourd'hui je ne tue plus le temps, je laisse aller, je fais confiance. Pour compagnie, j'ai le soleil le jour et les étoiles la nuit. Et j'ai, aussi, le chant des oiseaux. Mais je l'ai dit déjà. Il me reste peut-être encore à découvrir le hullement de la chouette et le barrissement de l'éléphant. Malgré tout mon amour de vivre, je n'ai jamais cessé de songer au suicide. Heureusement, la légèreté est contagieuse. Et il y a toujours une bonne raison, la curiosité par exemple, de poursuivre la route, d'accentuer ce qui fait trace. La voie à suivre n'est jamais une ligne droite. C'est, quelquefois, plutôt un parcours du combattant.

Et je voudrais ne plus être en boucle. Ne plus tourner en rond. Je voudrais m'élancer dans le vide afin de rompre, enfin, la monotonie que les jours, pour la plupart, nous imposent. Les habitudes sont navrantes, et cela fait longtemps que je n'ai pas pris une grande décision. Après de longues et médiocres heures, je fréquente de nouveau André Breton, le poète des linceuls blancs et des voiles de femmes égarées. C'est terrible. Avec lui je suis comme un poisson dans l'eau, un *Poisson soluble*. Et quel délicat poison, mémorable. J'ai toujours pensé que cet homme était au-dessus de la mêlée. Quand le drapeau du poète est en berne, seul le Merveilleux peut lui donner sa chance et lui rendre son blason. Nous vivons dans les marges, à l'extrémité des landes dédiées au soleil. Nous vivons sans même vraiment savoir que nous vivons.

*

Retour à Saint-Julien-Molin-Molette, après plus d'un mois d'absence. Retour chez soi, à la maison. La campagne est verdoyante, pleine de richesses retrouvées, reconnues. Revenir ici, au milieu des arbres, vers la rivière. Revenir ici, pour faire à pied le tour du lac du Ternay. Revenir ici, parmi les milliers d'ouvrages de la bibliothèque familiale. Revenir ici, pour revoir le ciel et pour reprendre des forces. Revenir ici, en première classe, dans le grand désordre des saisons. Revenir ici, enfin. La voie normale c'est la voie royale. Et, alors que j'entreprends de faire un peu de rangement dans mes livres, je tombe sur un recueil acheté en double exemplaire – et ce n'est pas la première fois. Il s'agit de *La Rage de l'expression* de Francis Ponge. Je vais maintenant m'empresser de le lire. Je l'avais déjà brièvement feuilleté il y a quelques années, mais sans plus. Je vais enfoncer le clou, sans regret. Plutôt avec hâte. Je suis un enfant gâté.

Les années d'errance se sont accumulées au fil du temps. Et je n'ai pas trouvé l'issue, la porte de sortie. Je suis resté le même, malgré l'âge venu, le vieillissement. Le même, c'est-à-dire un bon petit soldat du feu, de tous les incendies. Et si la mélancolie demeure une faiblesse aux yeux du plus grand nombre, la simplicité est la meilleure des intuitions, la plus probable en tout cas. On me reproche souvent la facilité avec laquelle j'use, voire j'abuse, du langage. On dit que j'écris vite, sans me soucier d'écrire. Ce n'est pas vrai, je réfléchis beaucoup trop. Je ne cesse pas de cogiter. Mes textes, proses et vers confondus, sont des essais, des tentatives pour élargir le champ des possibles ou pour rendre davantage lisible la réalité. Ma vie est un puzzle dont chaque jour je rassemble les pièces. Il n'y a plus d'amertume sur la route des ponts. Il n'y a plus de détresse sur le chemin des bosses et des trous. Ma vie est une maison ouverte à tous les vents.

J'ai bien dormi la nuit dernière. Et pourtant, dans mon rêve, j'ai rencontré Pier Paolo Pasolini. Nous étions tout début novembre 1975, seulement quelques jours avant son assassinat. Nous avons pu longuement échanger sur l'actualité de nos sociétés défailantes. Nous avons évoqué quelques éventuelles alternatives à la mondialisation toujours plus globale, à la consommation débridée, à l'humiliation ordinaire et à l'exploitation de l'homme par l'homme. Parmi nos réponses, la plus évidente demeure celle-ci : *travaillons camarades, toujours davantage, à l'émancipation humaine*. Les poètes peuvent assurément nous aider. Il suffit peut-être, pour cela, d'écouter leur chant ainsi que l'ensemble des rumeurs, *libres*, qui montent de la terre. Quant à André Breton, dont je viens récemment de relire quelques bonnes pages, il croyait pour sa part à l'incroyable puissance des rêves.

Parler la langue du regard, et voir différemment les choses de la nature. L'humain n'est qu'un élément de l'ensemble, du Tout. Parler la langue des sources, des grands arbres, des oiseaux. Parler la langue des montagnes, du soleil, de la mer et du vent... Ne plus parler la langue des bruits de la ville. Ne plus parler la langue de la haine et de la violence. Ne plus parler la langue qui pollue, qui tue. Mais parler la langue du silence, de la racine, de la tige, des pétales de roses. Malgré le retour de la pluie, petite pluie, grise et fine, sur le pavé des rues et sur le toit des maisons, le printemps résiste à tous les assauts. Nous ne reviendrons pas en arrière. Nous n'appellerons plus à l'aide. Nous resterons disponibles, sauvages et dangereux. Voyous plutôt que voyants. Nous finirons bien, comme les fois précédentes, par monter à l'étage. Là-haut, nous ne manquerons ni d'air ni de perspective. La relève est assurée.

Genilac, Lyon, Vénissieux, Saint-Julien-Molin-Molette, du 5 au 16 avril 2025

*